

Odile Richard-Pauchet, *Diderot dans les Lettres  
à Sophie Volland. Une esthétique épistolaire*  
Paris, Honoré Champion,  
coll. « Les dix-huitièmes siècles », 2007, 449 p.

Isabelle Tremblay  
Collège militaire de Kingston

Dans son ouvrage, Odile Richard-Pauchet nous promène dans les coulisses de la lettre pour mettre en lumière l'« esthétique épistolaire » propre à une œuvre qui n'a jamais été considérée comme telle : les *Lettres à Sophie Volland*. Si la valeur critique de l'édition de Georges Roth et de Jean Varloot surpasse celle d'André Babelon, le nombre élevé de destinataires en fonction desquels cette édition moderne, qui se veut « complète » (p. 14), est conçue masque l'unité qui sous-tend la

correspondance de Denis Diderot avec Sophie Volland. C'est pourquoi l'auteure a retenu l'édition controversée d'André Babelon, qui laisse poindre mieux que toute autre le caractère singulier qui prévaut dans cet échange de lettres, communément négligé au profit de l'ensemble de la correspondance de Diderot.

### ***Les ressorts de l'écriture épistolaire***

Grâce à la lettre, Diderot découvre une autre façon de voir et d'être vu. Si le regard que Sophie pose sur lui le fait exister, c'est qu'il combat l'impression d'oubli et d'abandon dans lequel sombre celui qui subit son absence. Au regard de l'amante s'ajoute celui de la lectrice qui fait « advenir [son destinataire] en tant que *poète* » (p. 35). Que Sophie ait été une correspondante « à la hauteur » (p. 38) explique le caractère durable de sa correspondance avec Diderot. Elle incarne la lectrice modèle ou, plutôt, la « disciple idéale » (p. 40) et permet à Diderot de se représenter tel qu'il est et, surtout, de lui apprendre à le voir. Tel un écran sur lequel se projette l'épistolier, la lettre se présente comme un espace de prolongement narcissique. Aussi sa longueur assume-t-elle une fonction érotique, précisément parce qu'elle est le lieu d'une « surprésence » (p. 49) de l'épistolier : celui-ci s'y représente le plus longuement possible aux yeux de sa destinataire dont il prolonge le regard. Les dangers et les prérogatives que présente l'échange postal, relevés par Diderot dans ses lettres, participent à leur tour d'une « *poétique du regard* » (p. 56) grâce à laquelle l'épistolier substitue à l'absence un rêve de fusion. De la même façon, les métaphores qu'emploie Diderot pour désigner la lettre, qu'il s'agisse de flèche, de miroir, de

télescope, d'oiseau, de conversation ou d'« art d'allonger les bras » (p. 111), témoignent du souci d'abolir la distance qui le sépare de Sophie. De Sénèque à Richardson en passant par Abélard et Mme de Sévigné, les modèles qui guident la plume de Diderot exercent une influence plus importante sur son style que ne le font les manuels de l'époque. En reproduisant certains topoï de la peinture intimiste, en évitant d'abuser de stratégies fétichistes et en privilégiant la sobriété, Diderot développe une esthétique épistolaire qui obéit à la tradition courtoise. Le support épistolaire sert non seulement de ressource à l'amant, mais aussi de dispositif pour atteindre l'accord avec lui-même.

En fonction du rythme des lettres, déterminé en majeure partie par le système postal, du sentiment d'intimité qui émane de l'écriture épistolaire et du désir d'exhaustivité que manifeste Diderot, Odile Richard-Pauchet analyse le « contrat » (p. 42) qui le lie à sa correspondante. Si leur échange de lettres témoigne d'une certaine régularité, il ne contient pas moins des reproches et des rappels à l'ordre qui attestent l'obligation à laquelle se sont engagés les épistoliers. À la fois garante et dépositaire du sentiment amoureux, l'obligation d'écrire, ou plutôt le « pacte » (p. 27) qui unit les correspondants, assure la « convalescence poétique » (p. 32) de l'épistolier. Bien que Diderot n'ait pas consigné ses réflexions sur l'écriture épistolaire, l'auteure parvient, grâce à une mise en parallèle de l'article *Jouissance* et d'un passage d'une lettre à Mme de Maux, à expliquer la préoccupation de Diderot pour l'idée d'un « pacte » (p. 92).

### ***De la fonction de scripteur à celle de séducteur***

D'une part, Diderot considère que la société, par souci de bienséance, a diminué la capacité du langage à assumer

« l'expression intime » (p. 95); d'autre part, ce philosophe entiché d'« honnêteté » (p. 104) s'étonne du style féminin qui, selon lui, tient d'un « pré-langage » (p. 98) qui serait plus proche du cœur. La prédilection du langage féminin pour une « poétique de la vérité » (p. 106) qu'admet Diderot relève d'une conception mythique de la femme, fait remarquer Odile Richard-Pauchet avec raison.

Si les allusions au corps de Sophie sont rares dans les lettres de Diderot, c'est que le langage est inapte à communiquer le désir et que les « objets de faveur » (p. 130), tels que la bague, le portrait, la tabatière et le médaillon, qui assument des fonctions « fantasmatique » (p. 130) et « iconique » (p. 130), sont chargés d'un plus grand érotisme. Ainsi, le registre symbolique triomphe grâce à ces suppléments qui parlent à l'imagination. La lettre, en tant qu'objet matériel et prolongement de soi, véhicule une « proximité charnelle à distance » (p. 123). Les mots que trace le scripteur se substituent à lui, égalant l'acte d'écrire à celui de se transporter vers l'autre. Matérialiste, Diderot attache une importance majeure à la matérialité de la lettre et fait d'elle un objet fétiche. Lesté d'une puissante valeur sentimentale, « l'objet-lettre » (p. 147) influence la thématique épistolaire et devient le sujet même des propos que tient le scripteur. Support du discours, la lettre se substitue à celui qui s'y épanche et permet la fusion des correspondants. Ainsi, le sens du toucher est exalté par cet objet où l'encre et le blanc matérialisent la présence de l'être absent. Si l'auteure n'hésite pas à évoquer certaines scènes de *La Nouvelle Héloïse* (1761) tout imprégnées de fétichisme, elle néglige toutefois de faire des rapprochements avec d'autres romans tout aussi marqués par le caractère fétichisant de la

lettre comme les *Lettres de Fanni Butlerd* (1757) de Marie-Jeanne Riccoboni ou encore les *Lettres d'une Péruvienne* (1747) de Françoise de Graffigny.

L'étude de la représentation que Diderot se fait de sa destinataire trace une sorte de carte du désir diderotien. Les « scènes de dévotion » (p. 171) qui témoignent d'une attitude féminisée, mais aussi courtoise, révèlent des motifs qui participent de l'imaginaire érotique du siècle des Lumières comme le thème de la femme au bain et celui de la fascination pour le pied. Pour combler les lacunes du langage, Diderot y substitue l'imagination et la suggestion. En multipliant les voiles et les écrans, l'expression du désir produit une sensualité feutrée. Si Sophie se présente comme un objet de désir inaccessible, d'autres figures féminines, dont les sœurs et la mère Volland, que l'auteure qualifie de « corps-écrans » (p. 186), relayent l'expression du désir qui, nourrie par la pudeur et la décence, se veut « honnête » (p. 199) dans les *Lettres à Sophie Volland*.

### ***Du discontinu à l'unité en passant par la lettre***

L'idée d'éclatement motive la « (re)construction du moi éparé » (p. 211) chez Diderot. Alors que celui-ci lutte contre la dispersion de la pensée dans le corps de ses lettres, il tente de remédier au discontinu dont est cause la communication toujours différée qu'implique le commerce de lettres dans l'incipit et dans l'adieu. De plus, en mettant en scène les conditions d'énonciation auxquelles il est confronté, il s'impose à son destinataire et triomphe des contraintes temporelles et spatiales propres à l'échange épistolaire.

Si le journal intime fait ses débuts dans les Lettres à Sophie Volland, l'auteure est consciente qu'il ne se conforme pas aux traits qui, selon Alain Girard, caractérisent ce genre. Ainsi, Odile Richard-Pauchet estime qu'il faut déceler dans le filigrane des lettres, que l'épistolier désigne souvent par le terme de « journal », un « embryon de journal dont les caractères formels tiennent de l'ancien livre de raison tout en recevant une coloration intimiste » (p. 243). L'hésitation que manifeste Diderot dans le choix des termes (« journal », « histoire », « gazette », « ma vie ») témoigne des balbutiements d'une forme dont les paramètres ne sont pas encore fixés. Principe d'unité, le projet de journal accroît la part d'exhaustivité qui sous-tend le « contrat épistolaire » (p. 253). Entre l'écrit de nature plus personnelle et la gazette, le projet de journal gagne l'« histoire de l'épistolier » (p. 263). Si les lettres de 1762 témoignent d'une « exacerbation du projet » (p. 267), c'est que l'« examen de conscience » (p. 267) s'accompagne d'une part de « sincérité » (p. 267). Le compte rendu de la maladie de Mme Diderot et la préoccupation que manifeste l'épistolier pour la santé de sa destinataire participent du projet de « prouver à l'autre sa véracité » (p. 277). L'étude des lettres de 1765-1766 montre que le projet de journal se modifie légèrement et que l'apparition du terme « agenda » (p. 282) est étroitement liée à un plus grand souci de rétrospection. Après 1768, l'intimité qui gouvernait les lettres antérieures est supplantée par un ton plus impersonnel et l'auteur, qui aspire désormais à remplir les fonctions de philosophe et de critique auprès de ses lectrices, abandonne la forme diariste.

Alors qu'Odile Richard-Pauchet n'hésite pas à mettre en relation le dessein intimiste de Rousseau avec celui de Diderot

dans une étude qui tente de déterminer si les Lettres à Sophie Volland constituent un des « ancêtres légitimes du journal » (p. 242), elle néglige de prendre en considération les *Contre confessions* : histoire de Madame de Montbrillant, dans lesquelles l'héroïne tient un journal intime à la suggestion de son tuteur. Jugé comme autobiographique, ce roman épistolaire de Mme d'Épinay, une femme qui fait partie du cercle d'ami(e)s de Diderot, emploie le terme « journal » pour désigner de nombreux fragments. L'auteure aurait gagné à mentionner ce texte qui aurait contribué à mieux situer la place qu'occupent les Lettres à Sophie Volland dans l'évolution de la forme intimiste.

### ***Écrire son portrait***

La lettre, véritable palette, se présente comme un écran sur lequel projeter une peinture de son visage et de son regard. Rivale de la « représentation picturale » (p. 332), elle produit un effet de réel et reconstitue pour le spectateur absent les lieux, les faits et les émotions. En imaginant un « asile » (p. 362) où se réunir avec Sophie, Diderot construit dans ses lettres un univers idyllique qui fait la synthèse de lieux réels. La nature offre un nouveau support à la représentation de soi précisément parce que le paysage sert de « miroir de l'âme » (p. 378) et contribue à peindre le visage de celui qui tient la plume. Certes, la récurrence du verbe « peindre » abonde dans le sens classique, qui veut que la poésie ait pour règles celles de la peinture, mais Odile Richard-Pauchet souligne que Diderot lui confère « plus de force et de sensualité » (p. 333). Ainsi, l'emploi du verbe « peindre », qui fait appel au sens de la vue, charge l'écriture d'une plus grande expressivité et l'élève au

rang des « arts sensibles » (p. 333). De la lettre-peinture au « tableau scénique » (p. 339), la lettre consigne le mouvement et l'action et se veut le théâtre de « l'épistolier-dramaturge » (p. 346), où celui-ci fait jouer des scènes « fantasmées » (p. 355) de fusion amoureuse et filiale.

L'ouvrage, riche de références aux théoriciens contemporains de la forme épistolaire tels que Benoît Melançon, qui s'est imposé comme chef de file de l'étude de la correspondance de Diderot grâce à son ouvrage *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Fides, 1996), et de renvois à des figures pionnières attachées à explorer les ressorts de la lettre à l'époque des Lumières, définit avec brio la poétique épistolaire propre aux *Lettres à Sophie Volland*. Le « caractère d'œuvre » (p. 402) qu'Odile Richard-Pauchet confère à celles-ci contribue à transformer le regard que posent les critiques sur la correspondance de Diderot. *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland. Une esthétique épistolaire*, qui se démarque par son style et par sa clarté, a le mérite de mettre en évidence les qualités de la lettre qui font d'elle un support privilégié du sentiment amoureux et de la quête de fusion, de même qu'un canevas à l'autoportrait de l'épistolier lui-même.